

1 Janv. 1902.

## La Querelle des Evangiles en Grèce

I

On se rappelle les événements qui ont bouleversé la Grèce, il y a un mois. Les étudiants s'étaient emparés de l'Université, pour en faire une espèce de fort Chabrol; des manifestations, puis des rixes, des batailles même, avec des morts, s'en suivirent dans les rues. Les étudiants demandaient l'excommunication contre les traducteurs des Evangiles, à la suite de la traduction en grec *vulgaire* de l'Evangile de Saint Matthieu, que M. Pallis publiait dans le journal *Acropolis*. L'excommunication ne put être accordée. Les troubles prirent alors un caractère suraigu. Le président du Conseil fut presque tué. Le ministère démissionna. Ces faits parurent étranges et l'on sait que l'émoi fut profond en Europe.

La Grèce a le don d'intéresser le monde à ses affaires. C'est une gloire, c'est aussi un ennui. La Grèce oublie trop que l'Europe la regarde; surtout, elle ne parvient pas à réaliser l'angle sous lequel le vieil Occident voit les choses et les juge. Quelques Grecs s'en aperçoivent par instants. Alors, ils s'émeuvent et cette émotion se traduit d'une façon particulière: dans le zèle qu'ils mettent à effacer les impressions mauvaises, ils nient ou présentent les événements sous un jour arrangé. Leur susceptibilité s'exalte et s'irrite, car l'Europe leur apparaît comme hostile et même haineuse. Sans doute, le crime des Puissances — il n'y a pas d'autre mot — commis contre la Crète et contre la Grèce en 1897, est à peine réparé. Mais c'était là de la politique et elle n'est jamais belle. La Grèce est aimée. Il y a jusqu'à quelques gouvernements qui s'intéressent à sa destinée. Pour retenir l'amour des philhellènes, pour créer dans le monde une atmosphère de bon renom, il n'est donc nul besoin de se montrer trop chatouilleux, de ne pas tolérer un blâme, de ne pas souffrir qu'un seul mot porte atteinte au prestige national.

Ce système est aussi déplorable que maladroit. Platon éprouvait des transports devant la vérité entrevue. Adorons-la comme lui. Non seulement elle est belle; mais en elle réside encore la diplomatie la plus sûre. Rien n'est plus pratique que le vrai. Comment pourra-t-on jamais croire aux enthousiasmes, à l'amour que la Grèce inspire ou, tout simplement, au bien qu'il est juste d'en dire, si nous ne savons pas dire aussi le mal? L'Hellène intransigeant fatigue et se fait du tort. Il exagère en un sens, ce qui porte à exagérer dans l'autre, fatalement. La vantardise de certains Grecs leur a valu la *Grèce contemporaine* d'About.

Ces réflexions s'adressent à ceux qu'a parfois irrités la sincé-

Nos honorables confrères nous obligeraient infiniment en voulant citer notre périodique sous le titre : **La Revue** (ancienne Revue des Revues). Nous leur en exprimons d'avance nos meilleurs remerciements.

rité de mes critiques. Je crois avoir acquis quelques droits à la franchise, ayant su me montrer aux heures difficiles (1). J'ai dit alors ce que souffrait la Grèce par la faute des autres. Je veux dire aujourd'hui ce qu'elle souffre par sa faute.

Des choses tristes se sont passées. Nous avons aujourd'hui, par les journaux, la couleur morale des derniers événements. C'est atroce. Il est certain que les auteurs mêmes de cette guerre civile ont dû se ressaisir maintenant et que tout cela doit leur apparaître comme un cauchemar. Les détails surtout sont caractéristiques. Au jour du grand meeting, lorsque ces malheureux se sont réunis autour des colonnes de Jupiter Olympien, l'exaspération, le fanatisme, la fureur secouaient tous les cerveaux. Un étudiant prend la parole, déclare que ce n'est point assez d'excommunier les traducteurs ; il faut excommunier quiconque lit une traduction de l'Évangile ; il faut brûler tous les exemplaires, partout où il pourra s'en rencontrer. Les Turcs, dit-il, avec le glaive, n'avaient point osé faire à la Grèce le mal que lui font aujourd'hui la plume et le livre. On demeure stupéfait devant un langage pareil. Voilà un pays qui doit son existence et sa gloire à la littérature, et qui s'élève contre la pensée, contre le livre ! O profanation ! Le malheureux qui jetait ces mots imprudents, devant les colonnes éternelles, ne s'est-il donc pas rappelé Sophocle et n'a-t-il pas eu peur de Jupiter, dont l'œil énorme, dit le poète, est ouvert toujours ?

Car des cieus, où toujours son œil auguste veille,  
Jupiter Morius du regard le surveille  
Avec Minerve aux yeux d'azur.

La surveillance de Zeus et le regard de la Glaucope n'ont point arrêté cette foule en délire. Elle se soulevait, prétendait-elle, au nom d'un principe national, et il lui suffisait cependant, pour voir rouge, de rencontrer devant elle les soldats ou les marins, qui lui représentaient la patrie. Les troupes, de l'aveu unanime, ont été admirables : elles tiraient en l'air, elles ai-

(1) J'avais écrit dans le *Petit Temps* du 27 novembre 1901, qu'en 1897, quand j'avais pris la parole sur la tombe de V. Hugo, au nom des étudiants hellènes, « il y avait quelque danger à se produire ». *La République* de M. Méline, dans son numéro du 29 novembre, s'étonnait et se demandait si je ne m'en faisais pas un peu accroître. Voici donc les faits qui se sont passés sous le ministère de M. Méline. Le 7 février 1897, j'avais fait, à la Bodinière, une conférence sur la Crète, qui se trouva être la première manifestation publique en faveur de la Grèce. Dès le lendemain, S. M. A. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, me fit appeler par dépêche dans son cabinet. Il me dit qu'il avait mission de me parler, que je devais cesser l'agitation provoquée par ma conférence, que je réfléchis-

maient mieux mourir que de tuer. Cela est à la lettre, puisque plusieurs soldats sont morts. Le récit des événements nous prouve même que, partout, les manifestants ont commencé l'attaque. Ils étaient saisis d'une violence sanguinaire, toutes les fois que les troupes voulaient leur barrer simplement le passage et se formaient en cordon. Ils entendaient se déchaîner à l'aise dans les rues de la cité. Le jour où M. Théotokis, assailli par des balles dans sa voiture découverte, avait montré un si paisible courage, une horde furibonde se jeta sur la maison où il venait à peine de rentrer. D'ailleurs, il faut tout dire. La faiblesse des autorités fut profonde. Le préfet de police, sur une dénonciation de la foule, arrêtait lui-même ses agents ! Ceux-ci avaient beau remettre à leur chef leur revolver chargé de toutes ses balles, ils étaient suspects d'assassinat. Un vertige, une folie, une terreur emportait tout le monde, ministres, professeurs, métropolitain, Saint-Synode. Personne n'osait aller contre le sentiment de la masse. On parlait aux étudiants avec des ménagements, avec mille précautions. Après les troubles, M. Théotokis a cependant reconnu lui-même, dans une interview, que plus on leur témoignait de bienveillance, plus ces tristes insurgés devenaient exigeants et féroces. A la presse incombe la responsabilité la plus lourde. Les journaux athéniens attisaient l'incendie d'un geste épileptique. Des articles paraissaient, qui portaient ce simple titre : *Brûlons-les !* Il était spécifié qu'une *Saint-Barthélemy* s'imposait. C'était chaque jour, la rage, l'écume, la haine, l'abomination. Nous les connaissons ces proses hideuses. Flétrissons-les partout sans pitié.

Et pourquoi, dira-t-on maintenant, ces guerres et ces tempêtes ? Pourquoi ces excommunications vociférées, ces chutes de ministère, ces concessions, ces démissions de métropolitain ? Pourquoi toute une dynastie menacée, tout un pays se ruant vers un gouffre ? Ah ! voilà ce qui est difficile à expliquer à l'Europe. L'opinion publique a fait en partie fausse route. On a surtout attribué à ces troubles un motif religieux. Il n'est venu qu'à côté. On y a vu un mouvement contre le panslavisme. Il n'est venu qu'après coup. La presse anglaise, où il y a eu des

*rais et que je me soumettrais.* Je pris la liberté de répondre à M. le ministre, le plus aimablement du monde, que je devais avoir bien mauvaise tête, car, en effet, je n'avais pas d'abord l'intention de continuer, mais qu'après cet entretien, je m'en faisais un scrupule et un devoir. C'est ainsi que je répétai ma conférence, en acceptai trois autres à Caen, Reims, Versailles, et parlai sur la tombe de V. Hugo, au Panthéon. Pour la Grèce ! Et elle me trouvera toujours prêt à recommencer. Je n'ai jamais raconté cet incident. C'est *La République* qui vient de m'y engager.

articles excellents, s'est trompée plus d'une fois. Le *Times* a cru sérieusement à une lutte contre les Slaves. La cause du malentendu en Angleterre est une lettre signée par un *Greek student of the New Testament*, publiée dans le *Daily News*, organe très philhellène et d'un large libéralisme. Le *Greek Student* n'a pas craint d'y féliciter les étudiants hellènes, qu'il présentait comme anti-russes, ce qui devait plaire aux Anglais. En France, notre ami Quillard s'y est aussi laissé prendre. D'autres journaux ont découvert dans cette levée d'armes quelque chose comme une poussée cléricale et l'ont encouragée. A côté des appréciations magistrales de F. de Pressensé, le *Temps*, si bien informé d'ordinaire pour l'étranger, nous a donné de naïves correspondances athéniennes. Il est vrai que celles-ci désarment par leur exagération même.

Disons-le tout de suite : la cause de l'émeute n'est point du tout la traduction de l'Évangile, mais bien la traduction de l'Évangile en grec *vulgaire*. Voilà le nœud. Tâchons de le dénouer. Tout le reste n'est qu'accessoire.

## II

Et d'abord, qu'est-ce que le grec vulgaire ? Le grec *vulgaire*, c'est tout simplement le grec ancien lui-même transformé, suivant des lois connues, par une évolution plusieurs fois séculaire. C'est, par conséquent, le grec moderne. Cela irait bien, si tous les Grecs l'entendaient ainsi. Mais les *puristes* l'entendent d'autre sorte. Pour eux, le grec *vulgaire* n'est nullement le résultat d'une évolution normale — l'idée de l'évolution demeure encore inaccessible en Grèce au plus grand nombre — il est le résultat d'une *corruption* abominable. Le grec moderne est donc un grec barbare, un patois, une honte. Car vous saisissez le développement : si c'est un grec *corrompu*, par quoi peut-il l'être si ce n'est par tout un passé de misère, d'humiliations, d'esclavage, de mélange de races ? Mais alors les Grecs ne seraient plus les descendants de Périclès ? Ils ne seraient plus une nation ? Ils ne seraient plus rien !

Par un effort vigoureux — oh ! que de belles forces ont été perdues dans cet effort ! — les savants grecs s'employèrent à la résurrection du grec classique. Il fallait effacer jusqu'aux moindres traces de cette corruption déshonorante. Il y a une vingtaine d'années, l'atticisme régnait en maître à Athènes. On ne se servait que de l'attique le plus pur. Peu à peu on s'est relâché. On est venu à l'adoption d'une langue mixte où il y a de tout, du classique, du moderne, du byzantin, des gallicismes, des anglicismes, et où

domine un certain grec macaronique qui date du moyen âge. Cela est proprement hideux. Mais les mots, pris un à un, ont *couleur* ancienne, c'est-à-dire qu'ils ont conservé l'ancienne orthographe. Cela suffit et cela rassure. Périclès est sauvé.

Ne raillons pas trop. Il y a dans ce préjugé même un noble instinct de race, un généreux idéalisme. Le but est excellent, si le moyen est détestable. Car, enfin, le témoin irrécusable, authentique, direct de la paternité immédiate, le lien le plus indestructible entre la Grèce du passé et la Grèce du présent, la chaîne glorieuse nous est donnée par le grec *vulgaire*, puisqu'il est une continuation ininterrompue de l'ancien. C'est lui qui mériterait les enthousiasmes et les cultes. Il est par trop évident qu'une langue artificielle, faite à coups de livres, ne prouve rien. La puissance du préjugé est telle cependant qu'elle finit par aveugler. On ne voit plus que le grec puriste est une parodie triste du beau grec de Démosthènes. Il faut convenir d'autre part que le grec classique est plutôt adoré que connu. Il passe à l'état de fétiche. C'est si loin, c'est si vieux ! Allez-y donc voir ! Les accusations que formulent les puristes contre les écrivains qui se sont servis du grec vulgaire dans la prose, montrent à quel point ils se rendent un compte inexact de l'essence même du grec ancien, comme ils en ignorent la beauté, et, pour leur retourner leur propre thèse, combien ils se révèlent les descendants peu dignes de Périclès. Ils ont trois griefs principaux et chacun d'eux étalé avec candeur l'insuffisance de la culture classique, au sens large et vrai. On reproche à la prose vulgaire — ou moderne — d'être « un mélange de mots grecs corrompus dans les différents dialectes, avec une forte dose de mots turcs ou italiens, ainsi que de mots de la confection artificielle et arbitraire » des écrivains eux-mêmes. Hélas ! Homère — et Dante, après lui — mélangent les patois et même les grammaires locales. Homère — et bien d'autres — ont des mots de provenance étrangère, jusqu'à des mots sémitiques ! Platon prend pour des mots grecs des mots étrangers et n'y voit pas le moindre mal. Enfin, Thucydide — et tout écrivain, pourrait-on dire, tout artiste — *confectionnent* des mots nouveaux, coulés habilement dans les moules populaires. N'importe ! Comme on parle des anciens modèles, sans en pénétrer l'esprit, le préjugé peut se donner carrière et, devenant le plus fort, il flétrit la langue admirable qu'est le grec moderne des épithètes de barbare et même de grotesque.

Retenons ce dernier mot. Il nous aidera tout de suite à comprendre comment la traduction d'un texte sacré dans une langue *grotesque* a pu paraître une profanation abominable. Il est trop

certain que, si le grec moderne avait eu droit de cité, si ses titres de noblesse étaient chose reconnue, le dernier soulèvement n'aurait jamais eu lieu.

En Grèce, comme il fallait s'y attendre, les parties intéressées ont nié que la cause de l'émeute fût le préjugé antivulgariste. Elles ont surtout mis en avant le prétexte religieux, l'atteinte portée à la foi nationale. Une guerre de religion a toujours plus grande allure qu'une querelle de mots. En réalité, ce n'est pas de mots qu'il s'agit : la cause vulgariste est plus haute, elle ne vise à rien moins qu'à dégager des liens mornes qui l'enchaînent l'âme de tout un peuple. Il faut bien donner une expression à cette âme. Mais les puristes croiraient accorder trop d'importance à une cause méprisée, en lui attribuant un rôle aussi gros dans les préoccupations du public. Ils gazent. Avec cet art des sous-entendus et, ce qui est plus malin, des omissions, saisissables seulement de Grec à Grec, le *Greek Student*, dans l'article cité plus haut, ne prononce même pas le nom de M. Pallis, auteur de la traduction anathématisée. D'autres reconnaissent que Pallis et sa traduction sont pour quelque chose dans les événements ; mais, d'après eux, ce ne fut là qu'une étincelle aux poudres antislaves toujours prêtes à sauter en Grèce. Cela aussi est plus honorable pour le purisme. Car, enfin, quelle triste figure ne fera-t-il pas dans le monde, quand on saura qu'il n'a d'autres arguments contre les vulgaristes que la révolte et que le sang ? La cause est jugée du coup. Et puis, en Grèce, on sait bien ce que l'Europe savante, l'Europe qualifiée, pense du purisme. Dans un tout récent article du *Times* (11 déc. 1901), M. Walter Leaf, l'helléniste célèbre, appelait la langue de ces Messieurs un « étrange jargon bâtard, capable de faire grincer les dents d'un linguiste (*to set a linguist's teeth on edge*) » M. Rouse, le professeur bien connu de Rugby, n'est pas moins sévère pour ce même « incroyable jargon » des *pédants* (*Daily News*, 22 nov. 1901). Un autre journal dit que cette langue « n'est ni chair ni poisson, ni volaille ni même un bon hareng rouge ». Franchement, peut-on avouer qu'on se bat pour un monstre pareil ? L'Europe ouvrirait de grands yeux.

Elle les a ouverts, très grands. Elle ne peut pas comprendre ! Et cela pour plusieurs raisons. D'abord, nulle part elle ne voit l'équivalent de ces luttes linguistiques. Ce sont querelles d'un autre âge. Au moins, si c'était un duel entre le beau grec classique et le grec des Klephites de la montagne ! Mais non ! Il s'agit du grec puriste, qui n'est ni l'un ni l'autre. N'est-ce point à perdre la tête ? Les arguments des vulgaristes, le simple bon sens ont, d'autre part, une force si nette qu'on se demande tout de

suite : « Mais comment se fait-il donc qu'on ne soit pas convaincu là-bas ? » Quelques hellénistes admettent à la rigueur que l'on discute, que l'on répande même des flots d'encre. Mais des flots de sang ! Voilà qui, logiquement, psychologiquement, paraît impossible.

Cela vient de ce que ces hellénistes ne connaissent la Grèce que de surface et du dehors. Purisme, jargon, volaille ou hareng rouge, tant qu'on voudra. Dans ce monstre hybride, les savants grecs ont vu et voulu voir les plus saintes archives de la Grèce. Le purisme est à la fois pour eux le gardien fidèle du culte ancestral et du symbole de la foi. Or, c'est pour ce double trésor que la Grèce a toujours lutté. On aura beau dire que l'Évangile fut écrit lui-même dans une langue bien *dégénérée* de celle de Platon, dans une langue qui, à l'époque, était une langue *vulgaire* et que, donc, il est peu raisonnable d'en proscrire la version dans la langue *vulgaire* d'aujourd'hui. On démontrera que le purisme est l'obstacle le plus fort à la résurrection intellectuelle et morale, à la production d'œuvres ou de chefs-d'œuvre écrits dans une langue aussi vivante que les chefs-d'œuvre anciens, et peut-être un jour aussi beaux. Qu'est-ce que le raisonnement devant la passion ? Car voilà bien la clef du mystère : la passion irréductible chez quelques-uns. D'excellents amis parisiens, favorables au vulgarisme, reprochent néanmoins à celui-ci quelque exagération, quelque excès. Le reproche est naïf, surtout quand on songe aux derniers événements. Mais il prouve, en particulier, quelle peine on a, en Occident, à se représenter l'excès même qu'est le purisme, j'entends par là le fanatisme, la fureur, la rage aveugle de ses adeptes, en un mot la maladie que cela est. Il faut comprendre que c'est une folie avec quelques-uns de ses pires caractères. Il est vrai que, pour le comprendre, il faut bien connaître la Grèce, il faut savoir ce que le Grec, qu'on se représente à tort comme bavard, livre peu, amasse au fond de lui-même, sous les plus calmes apparences. Hélas ! j'ai quelque expérience de ces colères obstinées. Si on ne les suppose pas à l'origine des récents troubles, on ne saisira jamais le caractère de ce mouvement, qui fut antivulgariste par essence.

Au surplus, puisqu'on doute encore tant en Grèce qu'en Europe, nous allons, une fois pour toutes, administrer les preuves.

La première intervention dans le débat de l'autorité ecclésiastique émane du Patriarche de Constantinople, le chef de l'Église grecque orthodoxe. C'est une lettre qu'il adresse au Saint-Synode de Grèce. Dans cette lettre, le Patriarche s'élève *exclusivement* contre le principe vulgariste qu'il flétrit durement et qui, selon lui, ravale dans une langue abjecte les beautés de

l'Évangile. Pas un mot n'y est dit des traductions en général. Ajoutons que le Patriarche actuel, Joachim III, est connu pour ses sentiments slavophiles et qu'en 1877 il attendait passionnément les Russes, campés à San-Stefano, pour célébrer la messe à Sainte-Sophie.

Voici qui est plus piquant. Le signal n'a pas été donné par le Patriarcat. Celui-ci n'avait brandi ses foudres qu'après en avoir été vivement pressé par un journal de la localité, le *Takhydromos*. J'ai dit dans *Le Siècle* du 25 novembre 1901, les raisons personnelles qui inspiraient cette feuille. Il en est d'autres. Ce journal est d'un purisme intransigeant et féroce. D'ailleurs, sur ce terrain, les idées sont bien moins avancées à Constantinople que dans la Grèce libre. Or, depuis quelque temps, le vulgarisme, toutes voiles dehors, gagnait le large, à la découverte d'un monde. Il fallait l'arrêter. Le 26 septembre 1901, parut l'article provocateur. Il débute par un anathème contre le vulgarisme. Pas plus que le Patriarche, il ne s'occupe des traductions de l'Évangile, mais de la traduction *vulgaire*.

Les journaux athéniens ont emboîté le pas. Tous des journaux puristes. En revanche, les journaux victimes des premières agressions étaient l'*Acropolis*, qui publiait la traduction vulgaire, et l'*Asty* qui, jusqu'à ce moment, avait soutenu la bonne cause.

Ceci est encore plus décisif : aux premiers troubles, au premier émoi de l'opinion, les professeurs de la Faculté de théologie d'Athènes se sont, en séance solennelle, prononcés contre toute traduction. Avant les troubles, ils étaient à tel point favorables au principe de la traduction, que l'un d'eux en avait fait une et qu'un autre en avait fortement appuyé l'idée. Seulement, c'étaient là des traductions en grec puriste, et il en existait même une dont l'auteur était un patriarche. Admirons ici la facilité avec laquelle changent les points de vue : le purisme étant ce que nous avons dit, une traduction dans ce grec hybride peut paraître aux bons esprits la profanation véritable. C'est tout le contraire qui se produit. On stigmatise la traduction vulgaire ; elle seule est douée d'une vertu profanatoire. On le crie, on démontre qu'il n'est pas licite de traduire, par conséquent de déformer un texte sacré. Les vulgaristes objectent à ce moment précis, qu'il existait d'autres traductions avant la traduction incriminée, celle, par exemple, que la Reine de Grèce avait patronnée elle-même. C'est vrai ! On ne s'en était pas aperçu ! On avait oublié ! Pour condamner la traduction vulgaire, on englobe alors tous les traducteurs dans une même condamnation. Le professeur, qui avait en personne traduit l'Évangile, n'hésite pas à se prononcer maintenant contre toute

traduction. C'est toujours le grec vulgaire que l'on vise. Jamais, antérieurement, les traductions puristes, très répandues, n'avaient soulevé l'opinion, et cette preuve suffirait à elle seule. N'oublions pas que le cri perpétuel des manifestants, que le cri des feuilles hostiles ne varie pas : le mot de *profanation* revient à chaque minute, et que signifie-t-il ? Il signifie que l'Évangile a été profané, parce qu'il devient abject dans une pareille langue. Dans le discours inouï que M. Lévidis prononce sur la tombe des victimes, il les félicite, en effet, d'avoir combattu pour la patrie, pour la *langue*, pour la religion. La religion ne vient qu'en second lieu. M. Lévidis exprimait là le sentiment de la jeunesse universitaire. La question de langue résume tout : la patrie, la religion, le patrimoine national entier.

De là le curieux embarras du Saint-Synode, quand il fallut en venir à donner satisfaction aux étudiants, en d'autres termes, à excommunier. Crier, casser des vitres, s'insurger, tuer, c'est bien. Mais le dogme ? Permet-il d'excommunier ? Si, par hasard, cette traduction méprisée, haïe, traitée de vulgaire et de profane, était tout de même une traduction fidèle ? Alors, ce serait horrible, car l'excommunier, c'est, purement et simplement, excommunier l'Évangile, les Évangélistes et Jésus lui-même.

Un point, en effet, nous reste à noter. L'émeute a été faite par des étudiants qui, du matin au soir, baignent dans le purisme. Ceux-là dédaignent les productions vulgaires et ressassent les mêmes préjugés. Aussi lisent-ils peu. Ignorants et rapides, ils s'accrochent à quelques mots. C'est exactement ce qui est arrivé pour la traduction Pallis. En dernière analyse, il n'y a même pas eu querelle des Évangiles ; il y a eu querelle *sur quelques mots* des Évangiles. M. Pallis, pour rendre les termes d'*ânesse* ou de *Mont des Oliviers*, avait créé des formes nouvelles sur le modèle des formes populaires. Elles ont paru monstrueuses. Dans toutes les polémiques, elles sont désignées aux foudres de l'Église. La plupart des combattants n'ont marché que sur ces deux mots. C'est toujours la même méthode. Dans le grand débat de la langue, les puristes n'ont jamais vu que deux ou trois mots. Le malheur est que l'*ânesse* de Pallis veut bien dire *ânesse* et que le *Mont des Oliviers* garde le sens exact de *Mont des Oliviers*. Alors que faire ? En réalité, le Saint-Synode, loin d'excommunier, ne peut même pas condamner la traduction, parce que l'arrêt frapperait les traductions patriarcales. Il ne peut pas davantage défendre à l'avenir toute traduction : ce serait se déjuger lui-même. Il prend un moyen terme : il défend *l'usage* des traductions et il condamne, non pas le fait de traduire,

mais toute altération ou modification du texte sacré à l'aide d'une traduction. Il est surprenant que des étudiants en théologie n'aient pas senti de prime abord l'impasse où ils acculaient des théologiens.

Cette décision a soulevé les étudiants contre l'autorité ecclésiastique, contre l'Eglise qu'ils prétendaient défendre. A ce moment, les passions antislaves ont pris une violence aiguë. Mais on se tromperait en croyant que la traduction patronnée par la Reine, une princesse russe, a seule motivé cette explosion. Certainement, on a été indigne vis-à-vis de cette femme irréprochable. La même accusation pourtant avait déjà été lancée contre Pallis. En quoi consiste donc cette accusation de panslavisme? Elle est aussi vaine que tout le reste. Elle a, comme tout le reste, un mobile antivulgariste.

Les puristes imaginent, en Macédoine, une conversation entre un paysan grec et un paysan slave. — « Moi seul, dit le Grec, je possède l'Evangile dans son original, qui est ma langue. Donc, je te suis supérieur et la Macédoine m'appartient. » — Par conséquent, si le Grec n'a plus à montrer qu'une traduction, il tombe au niveau du Slave. Etrange raisonnement! Car le Slave, pour peu que son comité l'ait stylé, pourra répondre au Grec: « Tu possèdes l'Evangile dans l'original? Explique-moi donc ce qu'il y a dedans. » Alors, de deux choses l'une: ou le Grec comprend le texte ancien et l'explique — et voici qu'il commet le crime de traduction — ou bien, il ne comprend plus, ce qui est le cas le plus fréquent, et le Slave aussitôt lui répond: « Moi, je n'ai qu'une traduction, mais du moins je puis la lire. Toi, tu as l'original, mais tu n'y vois goutte. Donc, je te suis supérieur, et la Macédoine est à moi. »

Jusqu'ici on n'avait jamais vu dans une traduction de l'Evangile une menace pour les ambitions grecques en Macédoine. Cela tient à ce qu'il ne circulait que des traductions puristes. Et nous savons que la langue puriste est le dépôt sacré des traditions de l'hellénisme. Entre elle et la langue du Nouveau Testament, on ne distinguait pas bien, tandis qu'une traduction dans un idiome que le purisme qualifie de langue étrangère, pour le coup, ça paraît bien une traduction. Il a fallu Pallis, pour que l'on s'aperçût que les autres traductions, elles aussi, méritaient ce titre. Nous retombons donc encore une fois sur la haine du vulgarisme, principe unique de tout ce mouvement.

Le Slave, hélas! se soucie peu des querelles des grammairiens. Le Slave, qu'on veut conquérir, voit surtout dans une langue une question de commodité. Le peuple grec, lui, veut une langue

qu'il puisse entendre et parler. Le vulgarisme, à côté de son envol littéraire et de sa poésie, vise un but pratique et ce but est très haut. Le pédantisme étroit empêche toute éducation nationale sérieuse et féconde, il empêche la circulation des idées, la circulation même de ses propres mots, car le peuple ne peut pas les retenir, tout cela est trop loin de lui, il altère sa propre langue au contact de cette langue hybride, il y altère son âme. Le purisme sombrera, quand on aura touché du doigt toutes ses fautes. Aujourd'hui, l'interdit qui pèse sur les traductions de l'Évangile portera une grave atteinte au christianisme grec, l'Évangile n'étant plus lu ou étant mal compris. En Grèce même, quelques esprits clairvoyants jugent ainsi. Mais, à ces luttes scolastiques, la Grèce perdra bien autre chose que la Macédoine : elle risque, nous l'avons dit souvent, de se perdre elle-même.

## IV

Ne désespérons jamais pourtant de ce pays magnifique, dont j'aurais mieux aimé dire les beautés que les taches. Le peuple grec, si doué pour la pensée, d'un si fier idéalisme, est plein de sens. Il n'a suivi cette fois-ci qu'entraîné par le fanatisme puriste. Il se reprendra. La nature même, autour de lui, doucement, lui conseille l'espoir, la méditation, le courage. Le jour, des funérailles des victimes, on nous raconte qu'il se passait au ciel des scènes saisissantes. Au cimetière, la foule immense était répandue. Après une journée d'orage, le soleil sanglant disparaissait derrière les collines immortelles. L'obscurité sinistre allait bientôt envahir Athènes, Mais non ! Le soleil n'était pas encore couché que, par un de ces contrastes dont la Grèce offre souvent la plénitude à l'autre bord de l'horizon, le disque énorme de la lune se levait éclatant. Les deux lumières éblouissaient à la fois le peuple sacré. Le soleil s'en allait, laissant la nuit se faire sur les crimes du jour. Mais la lune emplissait tout de sa clarté miraculeuse. Elle disait la douce vie du cœur, le lent retour sur soi-même, le calme et la rêverie. Elle évoquait impérissablement l'âme des morts dont le souvenir baigne de larmes les prunelles. La lune dorait le Parthénon. Elle rappelait la gloire des ancêtres dans l'apaisement, dans la caresse de ses rayons attendris, dans l'attente de la résurrection qu'annoncerait demain un soleil nouveau.

JEAN PSICHARI,

Directeur-adjoint à l'école des Hautes-Études.